



CULTURE

A Marseille, trois documentaires qui rêvent à ce qu'ils filment

LE GENRE documentaire raconte toujours deux histoires : celle d'un sujet observé et celle d'un regard. Mais un regard qui est toujours à la hauteur de son sujet, ni trop écrasant ni trop à la traîne, juste à la bonne distance, dansant, s'enroulant et rêvant à ce qu'il filme. C'est ce que les plus beaux films de cette 28^e édition du Festival international de cinéma de Marseille, qui se tenait du 11 au 17 juillet, nous ont rappelé. Retour sur trois regards marquants.

Clément Cogitore (*Ni le ciel ni la terre*) s'invite à Braguino, hameau qui donne son titre au film, au cœur de la taïga sibérienne, où vit une communauté de Vieux Croyants, secte qui obéit à ses propres lois et est en contact direct avec la nature. Cela pourrait être une existence édénique si seulement ne sévissaient pas, de l'autre côté du fleuve, les Kiline, ennemis jurés des Braguino.

Autour de cette matière digne d'un western, Cogitore extirpe des images vibrantes et primitives de jeu d'enfant, de chasse et de forêt magique. Des têtes blondes vêtues de vêtements multicolores, une petite fille dans sa belle robe chaussée des pattes de l'ours qu'on vient de découper comme un fruit dans la scène précédente, un ennemi qu'on ne cesse d'évoquer mais qui ne se montre jamais. On est là aux origines du geste cinématographique, entre songe et cauchemar, entre innocence et cruauté, entre jeu d'enfant et guerre d'adulte, sans que jamais le regard du cinéaste ne donne le sentiment de se perdre dans des volutes de formalisme éthéré, restant toujours en prise directe avec la communauté

qu'il filme, libérant simplement les torrents de poésie qu'elle recèle. Toto est un petit marassin que Madeleine accueille chez elle. Vincent, lui, est obsédé par les singes qu'il part observer en Inde.

Profondément sensuel

Va, toto !, de Pierre Creton, est l'histoire d'hommes et de femmes filmés comme des machines désirantes qui se branchent, se connectent par le coup de foudre à d'autres êtres, quels qu'ils soient. Moins documentaire que journal de bord qui circule entre plusieurs fables, *Va, Toto !* donne à sentir cette profonde égalité entre tous les êtres, comme si le monde n'était qu'une immense cohabitation de plantes, d'hommes, d'animaux, intimement liés entre eux par des affects – split screens, voix off et sens profond du cadre en font un objet formel d'une grande tenue et profondément sensuel.

Dans *Retour à Genoa City* (prix du court-métrage à la Quinzaine des réalisateurs), Benoît Grimalt tire le portrait de sa grand-mère et de son grand-oncle à travers le plus long feuilleton de l'histoire de la télévision, *Les Feux de l'amour*. La vie de mémé et oncle Thomas paraît bien monotone à côté de celle, pleine d'absurdes rebondissements, des personnages de la série. Peu à peu, ce ne sont plus mémé et oncle Thomas qui regardent la télé, mais elle qui les scrute de concert avec le cinéaste. La grande drôlerie du film débouche sur une profonde émotion : les deux fidèles spectateurs ont disparu, et le poste de télévision, orphelin de leur regard, se met à s'animer et les réclame. ■

M. J.